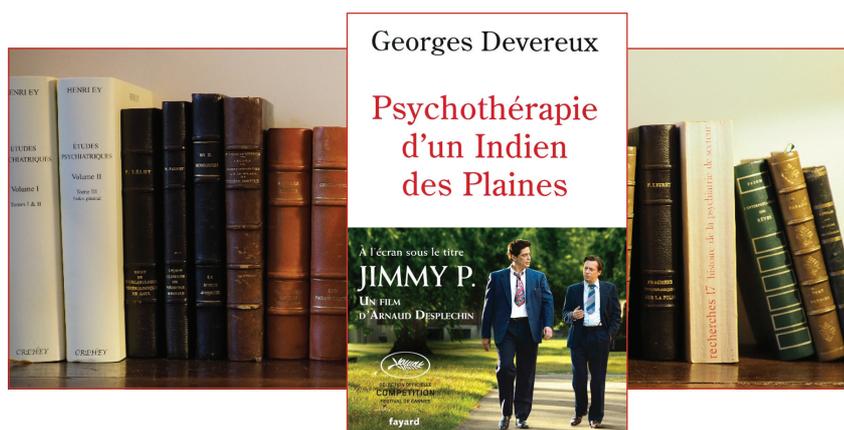


## Bibliothèque du psychiatre



■ Georges Devereux  
**Psychothérapie d'un Indien des Plaines**  
 Paris : Fayard, 2016<sup>1</sup>  
 Réédition relue et corrigée,  
 préface d'Elisabeth Roudinesco  
 1<sup>re</sup> édition en français en 1982

Chaque époque lira Georges Devereux<sup>2</sup> différemment ; l'important est d'en tirer des propos libres, car il y a peu de directions imposées dans son œuvre.

On insistera sur sa volonté de défendre l'œdipe universel, la relativité culturelle des défenses et des constructions fantasmatiques, sa théorie sociale de la schizophrénie, etc. Jusqu'à son identité brinquebalante, entre le juif hongrois, le catholique français ou, pourquoi pas, l'animiste Black Foot ou Mohave ; Devereux croyait en tout.

Devereux, c'est une pensée forte qui s'appuie sur une déclaration préliminaire, issue de la relativité restreinte de celui qui a été parfois qualifié de dernier savant universel :

Rubrique coordonnée  
 par Eduardo Mahieu

le mathématicien Henri Poincaré : le refus de l'espace géométrique ou du temps absolu, base de la mécanique quantique. Reporté à la psychiatrie, la méthode « récuse toute interdisciplinarité du type additif, fusionnant, synthétique ou parallèle – bref, toute discipline « à trait d'union » et donc « simultanée ».

Pour ce qui concerne la psychiatrie, la complémentarité des disciplines constitue sans doute la lecture la plus actuelle. Devereux entendait par là la mise en rapport des sciences du comportement et celles qui s'appliquent à la société et à sa culture. Mais il dénonçait comme illusoire tout syncrétisme facile, au nom du sujet, de l'individu ou de toute autre totalité. L'intégration des théories relève de la pratique et n'a pas besoin d'une métathéorie.

<sup>1</sup> La couverture de cet ouvrage est tirée de l'affiche du film exigeant d'Arnaud Desplechin sorti en 2013, et tout entier tourné vers l'audace de penser l'autre. On y voit les deux acteurs principaux, Benicio del Toro et Mathieu Amalric.

<sup>2</sup> Né en 1908 à Lugoj (à l'époque en Hongrie, actuellement en Roumanie) sous le nom de György Dobó, le psychanalyste et anthropologue Georges Devereux (nom de baptême catholique, 1933) meurt à Paris en 1985.

Devereux est à lui tout seul un « cabinet des curiosités », comme un Diderot ou un D'Alembert. Il n'aurait pas récusé cette allusion aux Lumières et comme le dit le philosophe allemand Ernst Cassirer, à l'appétit féroce de la raison. Mathématicien, polyglotte, pianiste, ethnologue, psychanalyste tardif, helléniste encore plus tardif mais aussi psychiatre. Souvent, des « spécialistes » – on dirait maintenant des « experts » –, critiquerons ses différents travaux et sans doute un certain amateurisme, au meilleur sens du terme : le *sapere aude* des Lumières. On y sent parfois une certaine passion dépressive.

### La schizophrénie, psychose ethnique

Si l'on se réfère à son texte de 1939, « une théorie sociologique de la schizophrénie » ou au suivant dans « les essais d'ethnopsychiatrie générale », « la schizophrénie, psychose ethnique ou la schizophrénie sans larmes », publié en 1965 dans *L'Information psychiatrique*, on peut y voir un relativisme culturel des psychoses ou prendre en compte que « la schizophrénie serait presque incurable, non pas qu'elle soit due à des facteurs organiques, mais parce que ses principaux symptômes sont systématiquement entretenus par certaines des valeurs les plus caractéristiques, les plus puissantes – mais aussi les plus insensées et les plus dysfonctionnelles – de notre civilisation ([1], p. 248). La schizophrénie devient le prix à payer à la complexité qui « pénalise, déprécie ou, au mieux, mercantilise » quelque chose qui serait de l'ordre du soi et du soi-même. On ne sait pas trop bien ce que cela peut être, cette individualité ; une recherche, un mouvement qui renvoie un peu à l'histoire de l'auteur, un peu à la géographie de ses voyages et beaucoup à l'audace de penser différemment.

On sait que l'OMS, en adoptant des critères de recherche symptomatiques hors références évolutives, devait conclure à l'universalité de la schizophrénie. La mondialisation a peut-être résolu le problème, mais la question demeure : si les valeurs d'indifférence, de surspécialisation ou de ségrégation sont aux commandes, alors l'univers n'est pas facile à vivre pour les personnes vulnérables.

### L'Indien d'Amérique

Dans sa très belle préface à la *Psychothérapie d'un Indien des plaines*, Élisabeth Roudinesco dit de Devereux qu'il était « trop freudien pour les anthropologues, trop ethnologue pour les psychanalystes, trop peu psychiatre pour les praticiens de la médecine mentale, et qu'il eut le destin dramatique de ces penseurs indépendants incapables de se soumettre à la routine institutionnelle mais pas assez combattifs pour savoir la vaincre ou s'en détacher » (p. 7). Il est facile de relever que certains aspects de la vie de Devereux sont en miroir de ses écrits, compartimentés, itinérants et éclectiques, au sens du Diderot de l'*Encyclopédie*. Car tout vient intervenir dans cette psychothérapie : la psychanalyse, la médecine la plus courante, la psychologie et sociologie, l'anthropologie, par touches successives. Le fil rouge est constitué par le récit des rêves du patient. Voilà donc une curieuse idée : le principe constituant et intégrateur réside dans les rêves, à l'instar de ce que Devereux avait constaté en tant qu'anthropologue chez les Indiens Mohaves.

Devereux rencontre un Indien pied-noir, Jimmy Picard, à l'hôpital de Topeka, au Kansas, en 1947. « Je suis l'anthropologue de l'hôpital et j'aimerais, si vous le permettez, découvrir certaines choses à votre sujet. » S'ensuivent quatre-vingt séances de psychothérapie transcrites puis analysées. Jimmy Picard est alcoolique et névrosé, mais il rêve, et il rêve beaucoup. Dans cette « psychothérapie interculturelle à

orientation psychanalytique », il s'agit « d'interpréter les éléments d'épreuve de réalité dans les rêves d'un patient au sens psychologique si développé » (p. 573). Les dialogues de renforcement sont parfois allégoriques, par exemple lorsque les deux compères discutent des avantages de telle ou telle selle de cheval sur laquelle transporter son existence instable. La conclusion et la vue d'ensemble sur l'évolution du traitement font état d'une « sagesse après-coup plutôt que de l'*insight* de l'auteur au moment où les séances avaient effectivement lieu » (p. 501). Mais l'interprétation des épreuves de réalité ne s'illusionnent pas sur les difficultés qui se présentent dans la réalité à un Indien Black Foot des grandes plaines.

Lorsqu'il entreprend cette psychothérapie, « étant donné que cet Indien Wolf [c'est une invention de l'auteur] était pour le thérapeute son premier patient qui appartint à une culture marginale, il réfléchissait [à la nature du transfert] lorsque la solution lui fut brusquement apportée par le patient lui-même : dans l'un de ses tout premiers rêves, celui-ci le traitait en effet comme son "guide, philosophe et ami", d'une manière qui se conformait parfaitement au modèle fourni par la relation de l'Indien des Plaines à son esprit gardien. » (p. 187). Il faut donc emprunter à l'esprit indien, si l'on veut ne pas être totalement étranger à son patient ; ce qui ne veut pas dire que l'on doit virer chaman.

Comme le rappelle Élisabeth Roudinesco, Devereux fut d'abord maltraité par l'institution psychanalytique aux USA. Il n'eut pas le droit d'intituler son livre « *psychanalyse d'un Indien des plaines* » et fut meurtri par cette absence de reconnaissance, renforcée par des fausses promesses. Il revint en France en 1963 et enseigna à l'École pratique des hautes études en France, aidé en cela par Claude Lévi-Strauss, Fernand Braudel et Roger Bastide. Il entretenait des relations amicales et musicales avec Vladimir Jankélévitch. Curieusement, il se reconnaissait des maîtres restreints : Sig-

mund Freud, ses compatriotes Géza Róheim et Sandor Ferenczi et surtout les Indiens Mohaves, « peuple des rêves », dont il avait décrit en tant qu'anthropologue les théories de la maladie dans les années 30.

Devereux, avec Géza Róheim, fonda l'ethnopsychanalyse et l'ethnopsychiatrie. Puis ses élèves, tout comme les églises de la chaussure et de la gourde dans *La vie de Brian* des Monty Python s'écharpèrent : il y eut une tendance Sioux et une tendance Pueblo.

Devereux croyait à l'universalité des concepts freudiens ; il était hostile au culturalisme mais pensait qu'il existait en chacun une identité ethnique et une part idiosyncrasique. L'œuvre de Devereux est foisonnante ; évidemment et comme le dit l'auteur lui-même, l'indien pied noir est un archétype du peau-rouge, et il nous renvoie donc à des souvenirs d'enfance et des batailles de cour de récré. Devereux n'aurait sûrement pas désavoué cette manière d'aborder son livre, qui témoigne de la rencontre d'un Indien des plaines et d'un Indien d'Europe centrale, et nous rappelle qu'il faut aussi avoir un peu d'indien en soi pour exercer ce métier.

Thierry Trémine  
thierry.tremine@jle.com

### Liens d'intérêt

L'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.

### Pour aller plus loin

Devereux G. *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris : Flammarion, 1972.

Devereux G. *Ethnopsychiatrie des Indiens Mohaves*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond, 1996.

### ~ Référence

1. Devereux G. *Essais d'ethnopsychiatrie générale*. Paris : Gallimard, 2015. Coll « Tel ». Rééd.